

SOUVENIR D'ALSACE

ÉPISE 1870

On était en septembre, et les hordes germaniques
Traversaient la frontière en bataillons serrés ;
On les voyait venir, fourmilliers humaines,
A travers nos chemins, nos champs, nos bois, nos prés.
Déterminer leur nombre eût-il été possible ?
Leurs cohortes passaient dans Ingwiller, un bourg,
Et sans merci prenaient nos Alsaciens pour cible.
Ainsi qu'à Reischaffen, à Werth, à Wissembourg.

Au milieu de l'endroit, au bureau de la poste.
Une femme était seule, assise et tout en pleurs :
Se disant : — Dix contre un ! C'est ainsi qu'on accoste
Notre soldat, qui tombe évoquant des vengeurs.

Le canon, sans répit, tonnait depuis la veille ;
Un grand diable apparait, l'uniforme est prussien ;
Il dit, sans préambule : — A boire — une bouteille ?
La femme sans bouger lui répond : — Je n'ai rien.
— Femme ! dit-il alors, hérissé comme un dogue,
Regarde bien ce sabre, un sabre de dragon ! ...
Du vin ! ... et le restant ne fut qu'un monologue,
Menaces d'Allemand en un vilain jargon.

La femme avait pâli de dégoût sur sa chaise ;
Indignée, elle alla tout droit au milicien.
Sans souci du danger, à la mode française,
Puis elle ouvrit la porte et dit : Va-t'en, Prussien.
Ensuite elle ajouta, cette fille d'Alsace :
— Depuis quinze longs jours, sans un instant d'arrêt,
Les tiens passent ici traînant sabre et besace,
Comme loups affamés sortant de sa forêt !

En Prussien qu'il était, l'homme à l'écorce dure
Resta raide, immobile — et, songeur quelque peu
Comprit bien qu'il faisait assez sottie figure.
Tournant le dos, la femme alla souffler son feu.

Ce n'est pas fini, notre traîneur de sabre,
Cherchant on ne sait quoi, pendule ou candélabre
A défaut, sur un meuble avise un grand flacon.
C'est du vin, ça ? dit-il. — La femme répond : Non.
Mais alors qu'est-ce donc ? — C'est un restant de drogue
Un peu de quinquina que je garde avec soin. ...
— Donnez, fit le soudard de son air le plus rogue ;
C'est du vin, je le vois ; du vin, j'en ai besoin.

Il en restait combien ? les trois quarts d'un bon verre :
Alors il versa tout, et, sans péroraison,
Il allait avaler ; — la femme laissant faire
Dédaigneuse lui dit : — Si c'était du poison ?
Par ces mots l'Alsacienne avait semé des doutes.
— Buvez donc tout d'abord, lui dit-il, quelques gouttes.
Elle tendit la main : puis, jugez de l'effet,
Vida sans sourciller le verre — et dit : C'est fait !

Irrité, stupéfait, le reître était à peindre.
Tout ce que j'en dirais ne pourrait le dépeindre.
Ce grand Prussien de Prusse était là tout surpris,
Honteux comme un chacal qu'une poule aurait pris.

J'ai raconté des faits ; maintenant j'interpelle
Et tous les tiens, soldats, et la Prusse, et ton roi,
Et Bismarck, et de Moltke, et toute la séquelle
Si tu survis ? debout — pour tous écoute-moi.
Dix ans se sont passés, et là-bas, c'est notoire,
On dit encore ainsi la fin de cette histoire :
« Il est vrai que la femme alors se trouva mal,
« Il est vrai qu'elle a fui pleurant le sol natal ;
« Il est vrai, le flacon fut mis dans ta besace,
« Il est vrai que la Prusse eut d'étranges succès,
Mais le vin du flacon, mais le cœur de l'Alsace,
En dépit de la force, ils sont restés français !

CH. PEROTTE DESLANDRES.

LES
GIBOULÉES DE LA VIE

PAR

Mme CLAIRE DE CHANDENEUX.

DEUXIÈME PARTIE

VI

(Suite)

En effet, la respiration sifflante du moribond n'était plus
qu'un râle atroce. Sa face congestionnée, ses lèvres ouvertes,
ses efforts désespérés pour émettre et recevoir l'air qui lui
échappait, disaient les dernières souffrances de cet être pi-
toyable.

— Pourvu qu'il l'avale, grommela le paysan. ...
Hélas ! c'était là le difficile. Rien ne passait plus dans ce
larynx gonflé et tuméfié qu'une membrane couenneuse obs-
truait.

Thérèse, sur un signe de Lehou, souleva la tête de Charles.
Sidonie tomba brusquement sur ses genoux, qui rendirent
un bruit sec. Elle étendit ses deux mains devant elle comme
le mendiant qui implore et dit à haute voix d'un ton vibrant
de tendresse contenue :

— Seigneur ! si vous me le rendez, je jure d'expier l'abandon
où je l'ai laissé, en me faisant sa servante autant que sa mère...
dans cet exil que je ne quitterai plus !
Charles tressaillit au milieu de ses tortures.

Le paysan lui versa la bière mêlée de joubarbe avec des pré-
cautions infinies. D'abord le liquide, violemment rejeté, in-
diqua la fermeture des conduits respiratoires.

— Nous l'étouffons ! balbutia Thérèse épouvantée.

— Faut voir ! dit le fermier sans se troubler.

De nouveau, il approcha l'outre des lèvres ouvertes en en
laissant échapper le contenu avec lenteur.

Cette fois, la suffocation parut imminente. Les yeux injectés
s'ouvrirent énormes, le visage se convulsa.

— Seigneur ! Seigneur ! répétait la voix suppliante de Si-
donie.

Brusquement, le malade fit un haut-le-corps ; un hoquet
douloureux déchira sa poitrine. Une portion du liquide disparut
dans l'arrière-gorge.

— Enfoncé l'obstacle ! dit Laurent Lehou triomphant en
continuant son œuvre.

— Je resterai ! sanglota Sidonie.

Quand la moitié de l'outre fut vidée — et ce ne fut pas sans
beaucoup de temps et de peine — le paysan la posa sur la table
en la caressant de l'œil.

— Je lui donnerai ça un peu plus tard, ma chère dame ; il
ne faut pas le noyer après l'avoir sauvé de l'asphyxie.

Quand le docteur Gaillard entra, peu de minutes après, les
vomissements d'une violence inouïe auxquels le malade était
en proie venaient de lui faire rejeter la membrane glaireuse
qui l'étouffait.

— Il respire, il est sauvé ! dit-il à l'heureuse mère.

Puis il flaira l'outre à demi pleine et regarda le paysan de
travers.

— Quelque tour de votre façon, monsieur Lehou ? dit-il
d'une voix sèche.

— A votre service, m'sieu le docteur.

— Qu'avez-vous donc mis là-dedans ?

— De la joubarbe et de la bière.

— Hum ! ... j'étudierai cela. En attendant, savez-vous, ma-
dame, que rien ne pouvait être plus heureux pour notre ma-
lade que cette rupture d'un abcès dans les tonsilles, qui vient
de se produire ?

— Ainsi, demanda Thérèse, il y a eu rupture ?

— Provoquée par quelque effort violent, oui, madame.

— Il y a eu le remède de la montagne, affirma le paysan.

— Il y a la main de Dieu ! dit Sidonie, en se détachant,
blanche comme ses manchettes, du lit où respirait enfin le
pauvre infirme.

Le second docteur était entré, lui aussi, derrière son col-
lègue qu'il venait aider dans l'opération projetée.

Sans mot dire, il nota sur son carnet le remède de la mon-
tagne, salua la mère, serra la main au paysan, sourit avec une
pointe de malice en regardant tour à tour son collègue embar-
rassé et le malade, et ne se trouvant plus nécessaire dans ce
logis, se retira discrètement.

Quelques heures après, tant cette maladie garde de surprises
à ceux qu'elle étirent, Charles entra en convalescence.

Sa première parole, quand il se trouva seul avec madame de
Pernissan, fut un mot cruel :

— Vous étiez là, vous m'aimiez... je ne serai jamais plus
heureux ! il valait mieux me laisser mourir !

— Ingrat ! ... que je ne veux plus quitter ! ... et qui parle
encore de la mort ! répondit-elle en couvrant d'ardents baisers
le front livide du malheureux ressuscité.

Malgré la chaleur de cette caresse, l'âme attristée, qui venait
d'errer quelques heures sur les limites idéales de l'éternelle
vie, ressentit comme un regret en redescendant prisonnière
dans sa misérable enveloppe.

VII

Le surlendemain de l'arrivée de Sidonie à Nagel, un
voyageur qui avait suivi, à quelques hésitations près, le même
itinéraire, depuis Paris, gravissait à son tour la côte de Moie-
vent.

Il venait à pied de Saint-Marcellin, opinant que des jambes
de vingt-cinq ans le conduiraient tout aussi vite et mieux que
le médiocre véhicule mis à son service.

Il n'avait pas de guide, mais des renseignements précis lui
permettaient de suivre le chemin direct avec assez de rapidité.

D'ailleurs, la ruine penchée lui servait de phare : elle devait
aussi lui servir d'aimant, car son jeune visage, tourné vers elle,
semblait rayonner à son aspect d'une secrète joie.

Il portait un album, une petite boîte à couleurs, un diminutif
de chevalet. Si c'était un paysagiste, le paysage ne paraissait
guère l'occuper.

Une émotion plus intime, moins sereine que celle que la na-
ture inspire, précipitait ses pas vers la montagne en absorbant
ses meilleures facultés.

Camille Landey venait essayer de revoir Thérèse, en trem-
blant, en se cachant comme un coupable, car elle l'avait éloi-
gné et, plus encore, l'avait fui.

Sa raison lui disait qu'il n'était ni attendu, ni peut-être dé-
siré : qu'un accueil sévère pouvait punir cette équipée roma-
nesque ; qu'un mari justement surpris d'un hasard tout sem-
blable à une préméditation aurait le droit de lui en demander
compte.

Son cœur répondait qu'il avait assez souffert depuis quelques
semaines, et qu'il était à bout de résignation ; que ce n'était
pas sans motifs secrets — qui pouvait savoir ? — que madame de
Thièblemont avait inopinément révélé sa retraite à la moins
discrète de ses amies ; que la solitude avait bien pu modifier
les austères résolutions de la jeune femme, et qu'à tout prendre,
un sourire de Thérèse suffirait à l'indemniser de toutes les fa-
tigues et de tous les déboires qu'il s'exposait à récolter dans
son expédition.

Son projet, tout à fait digne d'un héros de George Sand, était
de se dissimuler dans le voisinage des ruines, d'y attendre tout
un jour le bonheur d'entrevoir Thérèse, de lui parler une fois,
une seule, pour recevoir de sa bouche, attendrie par les douces
influences de la nature, un arrêt moins dur que celui sous le-
quel il se révoltait.

La matinée était fort peu avancée. A peine les paysans ga-
gnaient-ils les champs. Il tourna la ferme sans être aperçu,
côtaya la maison close et se jeta, comme dans un abri, à travers
les pans de murs branlants, sous d'énormes touffes de giroflées
semblables à des arbres.

Il croqua stoïquement le petit pain de seigle dont il s'était
muni, régala peu réconfortant après une centaine de lieues à
toute vapeur, et qui lui parut exquise.

Puis, le cœur aux aguets et les yeux sur Molevent, il at-
tendit.

Les fenêtres s'ouvrirent, la cuisinière apparut sur le seuil en
frottant ses mains rougies par le froid matinal.

Mariette Lehou émergea du sentier, montant de la ferme au
château le lait tiède et la crème appétissante.

M. de Thièblemont sortit avec elle, son fusil à l'épaule, cau-
sant avec une familiarité affectueuse, dont la fille du fermier
semblait énormément flattée.

Un grand chien d'arrêt passa le nez au vent, ce qui terrifia
le jeune peintre : découvert, il était ridicule.

Le chien sentit une piste et s'élança dans une autre direc-
tion, suivi du chasseur. Camille respira.

Cette alerte, bien qu'elle n'eût duré que quelques secondes,
avait détourné l'attention du jeune homme de cette chère
maison où dormait peut-être encore la bien-aimée.

Quand il tourna de nouveau dans cette direction ses yeux
brillants d'espoir, il vit une femme s'avancer vers les ruines.

Elle était hermétiquement enveloppée dans une de ces capes
dauphinoises dont les paysannes se servent pour affronter la
brise glaciale des hauteurs. L'étoffe épaisse descendant à mi-
corps en voilant les formes élégantes sans détruire la grâce de
la démarche, sans cacher la distinction des petits pieds.

Le capuchon, relevé et serré contre les lèvres par une main
délicate, ne laissait point apercevoir le visage. Le vent, d'ail-
leurs, prenait un malin plaisir à en abaisser la garniture den-
telée jusque sur les yeux de la promeneuse.

Elle marchait vite, en femme frileuse, et surtout en femme
qui a un but.

Malgré la cape importune, Camille frissonna de bonheur en
devinant Thérèse, Thérèse matinale, Thérèse allant visiter
quelque malade ou quelque indigent.

La Providence lui était, miséricordieuse ! ... La promeneuse
venait droit aux ruines qu'elle voulait évidemment traverser.

Le jeune homme fut saisi de l'envie folle de courir à elle,
d'embrasser ses pieds, de lui crier toutes les tendresses insen-
sées qu'il amassait, sans espoir, depuis plusieurs semaines.

Une lueur de prudence le retint. Le château n'était pas loin,
et ce diable de chien d'arrêt n'avait qu'à reconnaître les traces
de sa maîtresse. ...

Doucement il se dressa contre la muraille, écarta les giro-
flées et la vit s'approcher.

Quand elle fut assez près, il fit un pas en avant pour ne pas
l'effrayer, et murmura d'une voix étouffée par l'émotion :

— Thérèse !

La promeneuse fit un petit cri de surprise en se trouvant
ainsi inopinément en face de ce beau jeune homme, au front
superbe, qui semblait émerger des vieilles pierres.

— N'ayez point peur ! ... ne me punissez pas par votre si-
lence ! reprit tendrement le jeune homme.

Le capuchon s'écarta légèrement.

— Monsieur, je ne m'appelle point Thérèse, dit une voix
gaie.

Camille recula.

— Je crains que vous ayez fait une méprise, continua la voix ;
dans la montagne, il faut se méfier beaucoup des capes à la
paysanne : elles se ressemblent toutes.

— Ah ! les traîtresses ! comme elles enveloppent bien leur
monde. ... et dans quelle confusion me voilà ! dit le peintre,
qui sentait la nécessité de se tirer avec honneur de cette im-
passe.

— L'erreur était flatteuse, dit la promeneuse, qui semblait
absolument dénuée de timidité ; mais voici le moyen de n'y
plus retomber.

Ce disant, d'un geste vif, elle fit retomber le capuchon en
arrière, découvrant aux yeux étonnés du jeune homme le vi-
sage jeune, ardent et charmant de Lise Pellegrin.

Camille s'inclina par un premier mouvement, peut-être in-
volontaire, qui semblait saluer l'apparition de cette chaude
beauté.

Le soleil, qui se répandait brusquement sur les ruines, jeta
dans les cheveux roux une traînée d'étincelles d'or.

Les yeux aussi avaient des paillettes scintillantes, et les
lèvres rouges. ... oh ! les lèvres rouges, qui souriaient si mali-
cieusement ! Il parut à Camille qu'il n'en avait jamais vu de
plus fraîchement attirantes.

— Là, fit-elle, en ramenant la cape autour d'elle, comme si
elle jugeait inutile de se laisser admirer davantage ; vous ne
vous trompez plus maintenant, monsieur.

Elle lui adressa un petit salut coquet, et tourna lestement
l'angle des ruines.

Camille, dont l'éblouissement se dissipait mal, la vit repa-
raître un peu plus loin, toujours rapide, marchant sans un re-
gard en arrière dans la direction de Nagel.

Il se donna le plaisir artistique de la regarder le plus long-
temps possible s'évanouir enfin entre les roches moussues.

Quand il se retrouva en possession de lui-même, accoté à la
muraille, seul, ayant livré son secret, sans rien recevoir en
échange que le rayonnement fugitif d'une beauté déjà disparue,
il fut très mécontent de son aventure.

Pour être tombé aux mains d'une jolie personne, dont la
timidité ne paraissait pas le défaut dominant, son secret n'en
était pas moins fort compromis.

Était-ce une amie ? était-ce une étrangère ? Que penserait
Thérèse si le fait lui était rapporté ? N'aurait-elle pas le droit
de se plaindre d'une imprudence qui mêlait son nom à une
poursuite de cette nature ?

Et la jolie fille elle-même, que ne devait-elle pas imaginer
en découvrant dans les coins de murailles un bel étranger qui
l'appelait "Thérèse," tout court, tout tendrement, avec la su-
prême outrecuidance des amoureux ?

Ce n'était pas que cette inconnue parût bien farouche. Peut-
être comprendrait-elle même à merveille les petits romans de
ce genre ; mais en somme, comme le roman ne s'adressait pas à
elle, les convenances lui ordonnaient de s'en scandaliser un
brin.

Lise Pellegrin faisait des réflexions identiques en se hâtant
vers Nagel.

Elle trouvait l'étranger bien impertinent d'attendre madame
de Thièblemont dans les ruines, et pourtant la façon caressante
dont il avait prononcé ce nom de "Thérèse" lui faisait presque
regretter que ce ne fut pas "Lise" qu'il eût dit.

Et puis, c'était un secret qu'elle avait surpris là, un secret
que, malgré son inexpérience, elle sentait instinctivement dan-
gereux.

Qu'allait-elle en faire ? Elle n'eût point été femme, selon la
fable, si elle avait projeté de le porter loin.

Fallait-il s'en créer, avec Mariette Lehou, un inépuisable
sujet de commentaires ?

Ou encore en tirer mille projets attrapants pour sa curiosité
féminine en le livrant bien à Thérèse ?

Ou enfin l'exploiter pour son propre compte si elle en trou-
vait le moyen ?

(La suite au prochain numéro.)

Le comble de l'adresse pour un gendarme :
Arrêter un compte courant.